

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

La descente vers les Eaux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 31-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

*A celui qui, par le désert, vint en Terre Promise.*

## La Descente vers les Eaux

Personne ne regardait,  
Aminadab ne paraissait pas non plus,  
Et le siège avait cessé,  
Et la cavalerie  
Descendait à la vue des eaux.

S. J. DE LA CROIX.

Nous allions avec un grand bruit de paroles sur la route commune. Autour de nous, de larges plaines dévastées jusqu'à l'infini n'offraient à l'œil aucun repos et le regard, lassé de courir sans cesse jusqu'aux extrêmes limites de la terre dont nulle vapeur n'atténuait l'éclat, revenait et s'attachait au sol, immobile comme une bête blessée.

Devant, derrière, à mes côtés, se pressaient des hommes au visage décomposé par la soif et tendu vers les eaux qui n'apparaissaient jamais. J'en voyais parfois qui se jetaient hors du chemin pour cueillir dans la cendre verte d'une broussaille une baie écarlate ; mais d'autres plus avides et plus forts les précédaient. Après une courte lutte, les vaincus rejoignaient le troupeau et un peu plus tard, afin de cacher leur amertume, ceux dont la bouche avait goûté les fruits menteurs. Il arrivait aussi que l'un de nous devançât les groupes ; il contemplait, balancées dans le ciel, des îles de verdure, avec sous les palmes de blanches façades ; alors nous suivions, rapides, ses pas hallucinés, car la même vision qui se déplaçait à notre insu et se fondait peu à peu dans l'atmosphère nous tenait en haleine. Bien que ce mirage nous trompât souvent, toujours, lorsqu'un cri, une main le révélait, nous nous précipitions sur des traces nouvelles, malgré les fatigues et l'ennui de ce jeu décevant.

Je me tournais à gauche, je me tournais à droite, j'essayais de parler, mais personne ne m'écoutait. Toi-même, tout occupé des flammes qui léchaient ton cœur, tu

fermais l'oreille aux discours de tes frères, tu ne comprenais pas leurs gestes désespérés. Nous savions qu'une douleur habitait en nos flancs et nous pensions que peut-être, à la longue, elle se tournerait en allégresse. C'était un concert de clameurs, de plaintes, de ricanements qu'on aurait pris pour des rires, si les bouches n'avaient pas été horriblement tordues et les langues pendantes.

Vers quels rivages penchions-nous ? Quels jeunes renards nous fouillaient les entrailles et dévoraient en nous les centres de vie et pourquoi, de nous sentir tout à coup pantelants et sur le point de défaillir, éprouvions-nous une joie douloureuse qui nous asphyxiait ? Nous n'aurions pu le dire. Les fièvres excitaient nos membres mortifères et nous obéissions à d'obscurs instincts.

Lorsque, par lassitude, les voyageurs s'arrêtaient, ils tombaient dans l'ornière où ils ne trouvaient pas l'eau saumâtre qui trompe les lèvres. Ils mordaient la poussière et rongeaient une herbe dure et salée.

Sans ombre, sans sommeil, car le soir même ne versait plus en ces régions sa solitude glacée, les corps se serraient comme pour se porter secours, s'apaiser et se soustraire à la lumière qui, vers le zénith, tournait implacablement.

Mais bientôt, devant l'inutilité de cette halte et de cette attente, nous nous levions. Le premier qui partait montrait la direction de notre course.

Il nous arrivait bien, parfois des vagues d'odeurs et la neige des pétales nous couvrait. Nous tombions en arrêt, la tête renversée, les narines frémissantes. Nous touchions du doigt ces blancheurs célestes. Je vous en prie, dites-moi où fleurissent ces printemps, où se distillent ces parfums ? Le paysage pétré mangeait nos appels et nous étions si tristes de nous sentir, tout à coup, loin des terres promises que nous désirions la mort, mais la mort ne venait pas et nous n'avions pas le courage de nous la donner. Les plus faibles imploraient secours, mais dès qu'un bras s'appuyait sur le mien pour y chercher aide et support, je me dérobaï, non sans une sourde colère. Qu'aurais-je fait de ce poids dont la palpitation

augmentait mon angoisse ? Ce n'était pas le temps de la compassion où l'on se charge d'un accablement fraternel. Ce n'était pas l'heure non plus du sacrifice. Tu crois que je panserai ta blessure ? J'ai bien assez de la mienne, encore si tu m'offrais des dattes et des figues. Ami, que veux-tu ? Une parole qui se glisse en toi et te réjouisse l'âme des jours et des nuits, jusqu'à te faire crier d'aise ? Va, je ne suis pas homme à donner, mais à recevoir. Placé au centre du monde, c'est de moi que partent, c'est à moi que reviennent les rayons de la gloire.

Ainsi nous allions, portant l'or des vaines douleurs et nous crevions de misère et de faim.

Nous abandonnions les infirmes et parfois, tant notre marche était folle, nous retrouvions, sans pitié, leurs ossements, leur chair dissoute, aspirée. — De leur âme polluée et pour jamais errante et désolée, qui s'en souciait ? — Il y avait maintenant une rage de se conserver et les survivants, pour échapper aux puissances ténébreuses tuaient les importuns, les suppliants. Suis-je le gardien de mon frère ?

Or, tandis que le soleil nous frappait dans le dos et que le feu de ses brûlantes mains avivait encore celui que nos reins portaient, nous suivions nos ombres courtes qui marchaient devant nous.

Nous ne vîmes pas d'abord, entre nos têtes, un fantôme étincelant, mais il nous sembla qu'au lieu de nous tirer on nous poussait, mais si suavement, avec une discrétion si pleine de délicatesse qu'aucun de nos mouvements n'était gêné. Il n'y avait en nous nul désir, nulle bonne volonté, et cependant, nos pas s'orientaient, notre marche hésitante s'affirmait. On voulait pour nous, contre nous. L'admirable de cette conversion, c'est que nous la refusions, et que dans cette disposition hostile, nos actes libres, parfaitement nôtres se pliaient à une discipline qui s'imposait à nous sans violence et que nous acceptions, sans le savoir et contre notre gré, avec douceur.

L'horizon, si lointain qu'on ne voyait pas la ligne frémissante où s'épousent la terre et le ciel, s'estompait et

des collines, belles à voir et à gravir paraissaient ruisselantes dans une demi-lueur.

Nous montions, la fraîcheur de l'air nous renouvelait jusque dans la racine et nos mains se cherchaient, se trouvaient, et comme la vigne généreuse embrasse tous les arbres du verger, mêlant au feuillage des olives sa verdure acide, nos bras étreignaient les corps. Nous avions pâti, solitaires ; nous jouissions, unanimes.

Celle qui marchait un peu derrière nous, afin que nul ne se perde ou ne s'échappe, et dont nous suivions l'ombre, daigna se joindre à nous. Le visage qu'elle tourna vers nous avait l'âge de la jeunesse et de l'amour. Elle était comme la voulut le Pérugin : sous un voile, ce front très haut entre l'or roux des cheveux ; cette majesté familière du regard ; cette bouche enfiévrée dont la lèvre supérieure, un peu fendue, témoigne que Notre-Dame mourut de langueur.

Nous bondissions dans l'herbe grasse ; elle, attentive à ce que dans la pénombre bleue, nous gardions le chemin. Entre les arbres, nous poursuivions sa grâce ailée. D'une main relevant sa tunique et de l'autre nous appelant, dès que nous perdions de vue l'auréole de ses courts cheveux dénoués, elle regardait vers nous, toujours fuyante. Les plus agiles la rejoignirent au sommet des collines. Elle fit le geste de celui qui ouvre une porte et s'efface. Nos frères parurent succomber sous trop de splendeur, mais aussitôt debout, vers nous criant : « Les eaux ! les eaux ! les eaux ! »

Tu n'étais pas une de ces voix véhémentes qui du belvédère illuminé nous hélaiet. L'étonnement de tes frères et leurs promesses ne te suffisaient pas. A mi-côte, tu n'entendais encore que les voix du péché et, prince faible parmi des sujets audacieux, tu n'acceptais point qu'on te bouchât les oreilles. Tu connaissais la perte, mais le gain ? Vous quitterai-je, sombres folies ? N'est-ce pas mourir de honte que d'arracher de ma peau ces étoffes cramoisies pour la revêtir de lin ? Un instant, tu t'assis, avant de jeter le dernier haillon. Mais Notre-Dame te

couvert de son manteau et sa main aux longs doigts pacifiques te ferma les yeux.

Tu les ouvris, plus tard, après un voyage aveugle, et ta surprise fut extrême, car à tes pieds s'ouvrait une vallée ceinte de coteaux boisés. Une rivière y passait, et la fraîcheur liquide des fontaines et des jets d'eau chantait sur la feuille un petit air champêtre.

Nous descendions ; notre regard s'habitua à ce miroitement mouillé des frondaisons lointaines. A mesure que nous approchions des eaux, Notre-Dame s'attendrissait avec nous. Comme elle était habile à ne rien froisser en nous ! Comme elle accordait ! Comme elle respectait les formes vives, les nuances qui distinguaient les hommes. Pour nous qui n'avions ; désormais ni mères, ni sœurs, ni fiancées, mais en qui les sources de l'amour jaillissaient toutes vierges et violentes, et qui dans notre cœur et sur nos lèvres avions grande faim de baisers et de caresses, de sa gauche, elle nous pressait la main et de sa droite nous enveloppait si étroitement que penchés sur sa poitrine, nous y entendions un ramage de colombes. Elle était plus grave avec d'autres qui l'écoutaient gravement. Avec nous, elle chantait. Que les musiques anciennes nous paraissaient burlesques, celles que nous croyions ineffables. Nous n'en étions pas sevrés, car sous des harmonies nouvelles, enrichies, spiritualisées, elles entraient, elles aussi dans la gloire.

Lorsque nous fûmes sur le bord des eaux, chacun y baigna son visage. Elles semblaient dormantes, ces eaux miraculeuses, mais les fleurs que nous jetions passaient devant nous. Il en venait de loin que nous suivions parmi les branches reflétées.

Le soir, nos flûtes saluaient la lune montante, avec mille rossignols éperdus. Les couronnes tressées le jour, de laurier-rose et de violettes, et les guirlandes nous paraient pour la danse sacrée. Vous étiez si belle, Vallée heureuse, que j'en oubliais ce temps où nous allions, avec un grand bruit de paroles sur la route du Monde.

Sylvain BRIOLLET.